

La redécouverte de l'émotion

Martin Faucher

Numéro 59, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27508ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faucher, M. (1991). La redécouverte de l'émotion. *Jeu*, (59), 36–37.

la redécouverte de l'émotion

Il y a deux ans, j'ai eu la chance de créer un solo pour le chorégraphe Daniel Léveillé, *les Traces 1*, et je veux partager mon expérience d'interprète.

le plaisir d'être une roche

J'ai été les pluies acides, un paysage gris détrempé, j'ai été la lente agonie de mon père, l'échec de sa vie, la fatalité, l'implacabilité du destin, j'ai été une roche noire qui attendait les rayons lumineux du soleil et qui, une fois éblouie, criait de joie à la vue des goélands, j'ai été coupable devant un mur n'ayant rien d'autre à offrir que le creux de mes mains vides, j'ai échangé avec ce mur des secrets inavouables, j'ai été une poule qui courait la tête coupée, je me suis tenu debout sur mes deux jambes, le corps incliné jusqu'à en tomber, j'ai offert au public mon visage, que mon visage sculpté par mon doigt, au sol j'ai crié une détresse, n'importe laquelle, ma détresse; recto, puis verso, j'ai été une crêpe hurlante en détresse. Tout ça sans texte, sans mots, sans scénario; que mon corps et des sons. Et j'étais probablement le seul à connaître, à nourrir et à interpréter ces images, mes images, qui formaient une danse des émotions intimes. Même le chorégraphe ne connaissait pas mon cinéma, mon film intérieur. J'étais seul au monde au milieu de cet univers secret, et pourtant, j'étais devant le public.

le plaisir du dessin

Daniel Léveillé aime travailler individuellement avec ses interprètes à partir de dessins qu'il a lui-même réalisés lors de périodes préparatoires à ses créations. Lors des premières rencontres, il présente donc à l'interprète un dessin qu'il affiche au mur de la salle de répétition. Pas un mot pour expliquer le dessin, les éléments qui le composent ou les motivations qui l'ont poussé à faire ce dessin. Il ne dit qu'une chose : «Regarde le dessin et danse-le. Tout le dessin ou seulement la partie qui t'inspire.» Alors n'existent plus que quatre choses : le dessin que j'ai devant les yeux, mes yeux, mon corps et ses multiples possibilités et limites et, finalement, l'espace du local de répétition, vaste et infini comme une feuille blanche. Mes yeux et mon corps deviennent alors les yeux, les mains, les couleurs et les crayons de l'autre, du chorégraphe. Une responsabilité et une liberté immense m'échoient alors. Adieu psychologisme, vérisme et anecdote. Que les choses essentielles s'impriment dans ma rétine, dans mon imaginaire et dans mon corps. Devant moi le dessin : un homme debout sur ses deux jambes, le tronc incliné vers l'avant, la tête entre les deux mains, un autre homme couché au sol et autour une masse de traits noirs et de couleurs avec au fond une tache jaune minuscule. Après, c'est le plaisir ludique de n'être rien et d'être tout. Recréer les traits noirs avec mes bras, faire surgir avec ma voix le point jaune caché au fond du dessin, incarner le personnage énigmatique qui semble souffrir. Mimétisme que tout cela? Que non! Ce genre de travail me replonge directement dans ma chambre d'enfant quand je passais des après-midis entiers seul à dessiner en compagnie de mes crayons Crayola. Impression de solitude, de désarroi et de puissance. Après cette période

d'improvisation vient le temps où le chorégraphe fait ses choix et organise des sections. Le travail de répétition à proprement parler débute.

le plaisir d'être un muscle

Je parlerai plus précisément de la première section du solo, que je nommerai «la pluie acide». Debout, les bras élevés au-dessus de la tête, je sautais sur place pendant cinq minutes en émettant avec ma bouche un léger chuintement qui pouvait rappeler le flot continu d'une eau quelconque. Seuls mes bras descendaient et remontaient comme si je voulais émerger d'un aquarium trop plein. C'est en interprétant cette section que j'ai compris mon plaisir à danser ou à voir quelqu'un danser.

Martin Faucher et Louise Bédard dans *les Traces 1*.
«Regarde le dessin et danse-le.»



Pour la première fois, j'ai ressenti que l'émotion peut être également musculaire. Sauter pendant cinq minutes, me dépenser, sentir les limites de mon corps et prendre plaisir à repousser ces limites, tout cela m'a procuré une émotion qui n'était pas mue par un mécanisme intérieur de sensorialité ou de stimulation fictive, mais bien par une présence réelle de mon corps qui, une fois en action, provoque un déferlement d'images intérieures qui n'ont pas à être nécessairement communiquées à un public pour être valables.

Quand j'interprétais cette section, j'étais plusieurs choses à la fois. J'étais un acteur car, pendant les quelque cinq minutes que durait la section, je revivais les moments d'angoisse que vivait au même instant mon père dans son bureau en constatant l'échec de sa vie; j'étais un danseur, car ce que je faisais était chorégraphié et parce que je ne faisais que me dépenser physiquement; j'étais un enfant, car je ne faisais rien de plus que sauter et sauter et sauter; j'étais un auteur car, tout en sautant, j'écrivais en mes mots la vie de mon père et je lui prêtais des réflexions sur la vie; j'étais un metteur en scène, car c'est moi qui avais trouvé le signe théâtral et son application aux traits noirs du dessin de Daniel Léveillé; et j'étais sûrement une abstraction aux yeux de plusieurs spectateurs qui n'avaient pas envie de connoter de manière réaliste mes sauts plus que répétés.

Alors, et la danse? Et le théâtre? Je ne sais. Je sais seulement que pendant la section de la pluie acide (et les autres, bien sûr), j'ai été un muscle et que ce muscle m'a procuré des émotions. À moi maintenant d'appliquer ce muscle dans les actes créateurs que je ferai dorénavant. Quels qu'ils soient.

martin faucher